

Comment naquit le nom de «Commissaire du peuple»

V. Milioutine

Source : «Izvestia», n° 243, 6 novembre 1918, p. 3. Traduction MIA.

Le 24 octobre, à minuit, ou même plus tard encore – car, dans les jours fiévreux du bouleversement d'Octobre, le temps ne se mesurait plus, et beaucoup d'entre nous veillaient depuis plusieurs nuits consécutives – le Comité central du parti (bolchevik) tenait séance dans la petite salle n° 36, au premier étage de l'Institut Smolny.

Au milieu de la pièce, une table ; autour, quelques chaises ; sur le parquet, jetés en désordre, des manteaux çà et là... Dans un angle, le camarade [Berzine](#) (membre du Comité Central, aujourd'hui ambassadeur en Suisse) est allongé, souffrant.

La salle ne réunit que des membres du C.C. : Lénine, Trotsky, Staline, [Smilga](#), moi-même, [Kamenev](#), [Zinoviev](#). Les autres sont sortis pour leurs missions. De temps en temps, on frappe à la porte : des messagers apportent des nouvelles du déroulement des opérations. La question reste encore pendante : la victoire sera-t-elle nôtre, ou non ?

Le rapport des forces semble désormais assez nettement établi, et l'avantage est de notre côté. Mais comment les événements vont-ils se dérouler ? Que peut-il advenir ? Quelles péripéties imprévues nous réservent-ils ? Nul ne le sait.

L'état d'esprit de tous est, pour ainsi dire, « ordinaire » : nous accomplissons la tâche qu'il faut accomplir. Œuvre intéressante et nécessaire. Tous sont quelque peu fatigués par les nuits blanches, mais la tension, l'importance primordiale de ce qui s'accomplit rendent la fatigue tout à fait imperceptible. Bien au contraire, une certaine allégresse nous anime. Les propos sérieux sont souvent entrecoupés de remarques plaisantes.

On débat des plans et des actions à conduire dans l'immédiat. À l'une des pauses, je proposai de dresser sans tarder la liste du futur gouvernement.

Je pris un crayon, un bout de papier et m'installai à table. Ma proposition parut à certains si prématurée qu'ils n'y virent d'abord qu'une boutade.

Mais, en définitive, tous se prêtèrent au jeu. Et c'est alors que se posa la question : quel nom donner à ce nouveau gouvernement ?

L'appellation de « Gouvernement provisoire » semblait à tous usée jusqu'à la corde. De surcroît, le terme même de « provisoire » ne répondait en rien à nos vues. Certes, toute chose en ce monde est « provisoire », mais nous ne voulions pas conférer au nouveau gouvernement cette acception particulière que lui avaient donnée d'abord le prince Lvov et consorts, puis Kérenski et ses acolytes. Le mot de « ministres » évoquait quant à lui plus encore l'atmosphère surannée de la bureaucratie. C'est alors que le camarade Trotsky trouva le terme sur lequel tous s'accordèrent :

« *Commissaire du peuple* ».

« *Oui, c'est bien*, – renchérit aussitôt le camarade Lénine, – *cela sent la révolution* ».

« *Et le gouvernement, nommons-le "Conseil des commissaires du peuple"* », enchaîna Kamenev.

J'écrivis : « *Conseil des commissaires du peuple* ».

C'est ainsi que, dans la salle n° 36 de l'Institut Smolny, naquit l'appellation nouvelle.

5 octobre 1918.